

différents. L'habitude d'écrire aurait fait disparaître facilement cette monotonie. Au reste, la page de Charles Guérin est sous les yeux du lecteur.

C'est pour le district de Québec un véritable fléau que le vent du nord-est, C'est lui qui, pendant des semaines entières, promène d'un bout à l'autre du pays les brumes du golfe. C'est lui qui, au milieu des journées les plus chaudes et les plus sèches de l'été, vous enveloppe d'un linceul humide et froid, et dépose dans chaque poitrine le germe des catarrhes et de la pulmonie. C'est lui qui interrompt par des pluies de neuf ou dix jours, tous les travaux de l'agriculture, toutes les promenades des touristes, toutes les jouissances de la vie champêtre. C'est lui qui, durant l'hiver, soulève ces formidables tempêtes de neige qui interrompent toutes les communications et bloquent chaque habitant dans sa demeure. C'est lui, enfin, qui chaque automne préside à ces fatales bourrasques, causes de tant de naufrages et de désolations, à ces ouragans répétés et prolongés qui à cette saison rendent si dangereuse la navigation du golfe et du fleuve Saint-Laurent.

Dès qu'il commence à souffler, tout ce qui, dans le paysage, était gai, brillant, animé, velouté, gazouillant, devient terne, froid, morne, silencieux, renfroigné. Un ennui, un malaise décourageant pénètre tout ce qui vous touche et vous environne. Bientôt des brumes légères, aux formes fantastiques, rasent en bondissant, la surface du fleuve. Ce n'est que l'avant garde de bataillons beaucoup plus formidables, qui ne tardent pas à paraître. Alors vous cherchez en vain un rayon du soleil, un petit coin de ce beau ciel bleu, si limpide, qui vous plaisait tant. Sur un fond de nuages d'un gris sale, passent rapides comme des flèches, ces mêmes brumes, qui se succèdent avec une émulation, une opiniâtreté désolante. On dirait tantôt la blanche fumée du canon, tantôt la fumée noire d'un bateau-à-vapeur. Tantôt elles dansent comme des fées capricieuses, aux vêtements d'écume, sur la crête des vagues, tantôt elles passent dans l'air d'un vol assuré, comme d'immenses oiseaux de proie. Quelquefois leur vitesse semble se ralentir, elles paraissent moins nombreuses; déjà vous croyez entrevoir en quelques endroits une lumière vive, comme celle du soleil, vous apercevez même à la dérobée quelque chose de bleuâtre qui ressemble au firmament, vous vous dites que les brumes s'épuisent, que vous allez bientôt en voir la fin: vous vous trompez, elles passeront toujours. Le golfe en contient un inépuisable réservoir.

Une journée maussade, quelquefois deux, s'écoulent ainsi. Puis vient une pluie froide et fine, qui va toujours en augmentant, jusqu'à ce qu'elle se transforme en véritable torrent, poussée qu'elle est par un vent impétueux. Tout le jour et toute la nuit, et souvent plusieurs jours et plusieurs nuits, ce n'est qu'un même orage, uniforme, continu, persévérant. Pendant tout ce temps la pluie tombe comme dans les plus grandes averse, la fureur du vent se maintient à l'égal des ouragans les plus terribles. Il semble que le désordre est devenu permanent, que le calme ne pourra jamais se rétablir. Cependant cela cesse: mais alors recommence l'ennuyeuse petite pluie froide, plus désagréable et plus malsaine que tout le reste. Enfin, un bon jour, sur le soir, éclate une épouvantable tempête: ce n'est plus le vent de nord-est seul; tous les enfants d'Eole sont conviés à cette fête assourdissante. C'est ce que l'on nomme le coup du revers. Cela termine et complète la neuvième de mauvais temps.

Inutile d'insister davantage sur le style: s'il n'est pas sans mérite, il n'est pas sans défaut.

Passons à l'appréciation de la couleur locale.

Le chapitre intitulé: La Mi-Carême commence par la conversation suivante entre un groupe d'habitants de la campagne.

« Ecoutez donc, vous autres, savez-vous que j'avons un grand personnage dans la paroisse?
--Quoi, c'te p'tite jeunesse que Jacques Lebrun a amenée de la ville?
--Justement, on dit qu'il va s'marier avec Marichette.
--Pas si bête, Lebrun! d'aller comme ça chercher un mari à sa fille...
--Qu'est-ce qui sait c'que c'est que c'te trouvaile que son père a été faire en ville?
--Après tout, c'est p't'êt' ben rien d'bon.
--Queuq' p'tit commichon!
--Queuq' sauto d'escaliers!
--Queuq' polisson!
--L' fils de queuq' banqueroutier anglais!
--Queuq' restant de la ville!
--Queuq' mauvais sujet dont les parents n'savent qu'en faire!
--Queuq' rien qui vaille!
--J'allons voir ça tantôt.
--Vous les avez invités, père Morelle, n'est-ce pas?
--C'est bien sûr. Faut-il pas avoir toute sorte de monde pour s'amuser comme il faut?
--C'est ça. S'ils pensent faire des gestes, par exemple, je promets ben que j'leu-z-en f'ron rabattre un peu.
--Soyez tranquilles, vous aut', je les mettrai à leur place.
--Et moé aussi!
--Epi moé itout!
--Epi moé d'même!

Le lecteur se demande si ce dialogue n'est pas une charge contre le langage de nos habitants? Le peuple canadien a le droit d'être fier de sa langue. Nulle part, en France, elle n'est mieux parlée par le peuple des campagnes. L'auteur de cette critique a eu l'occasion d'en faire l'observation personnelle. Il a parcouru la France dans toutes les directions, du nord au midi, de l'est à l'ouest. Il a observé le paysan français; il a conversé avec lui, et il est revenu avec la conviction que, sous le rapport de la langue, le Canada peut soutenir avantageusement la comparaison avec les paysans des provinces où le français est parlé le plus correctement. Notre classe instruite est, à cet égard, inférieure à notre peuple.

Si M. Chauveau avait vécu sous le toit de l'habitant de nos campagnes, il n'aurait pas mis sur ses lèvres le dialogue qui vient d'être cité. Il aurait appris que sa conversation, loin d'être triviale, est habituellement digne, correcte, avec un arôme d'originalité qu'une demi instruction fait trop souvent perdre.

Veut-on des modèles du genre? qu'on lise les conversations du père Michel, dans les Forestiers et Voyageurs de M. Taché; celle de José Dubé, dans les Anciens Canadiens. Le dialogue du père Romain Chouinard avec M. de Gaspé, dans les Mémoires de ce dernier, est un chef-d'œuvre de vérité.

Le défaut qui vient d'être indiqué dans les dialogues que M. Chauveau prête à nos habitants se rencontre naturellement dans les scènes de mœurs de Charles Guérin. L'auteur a bien une connaissance générale des habitudes de la campagne; mais cette connaissance manque de précision. On s'aperçoit qu'il l'a acquise par oui-dire, et non pas de visu. Il n'a pas habituellement, comme M. de Gaspé, comme M. Taché, serré la main calleuse du peuple, partagé son modeste repas, causé avec lui. Il n'entend pas résonner à son oreille l'expression populaire. En un mot, il n'a pas vécu avec notre peuple.

Pour suppléer à cette lacune, il lui a fallu inventer: il a chargé ses couleurs; mais il n'a pas toujours touché juste. Citons, comme preuve, un dernier passage du chapitre de La Mi-Carême.

« Les deux salles, celle où se donnait le repas, et celle où se faisait la lire, prirent bientôt l'aspect le plus gai et le plus animé. Dans l'une, c'était le choc joyeux des verres et des assiettes, les bons mots, les saillies heureuses, les bonnes vieilles histoires et les bonnes vieilles chansons du bon vieux temps. Dans l'autre, c'était les éclats de rire des jeunes garçons et des jeunes filles qui, tout barbouillés de mélasse, se poursuivaient et s'agaçaient, avec les longues flânes de tire,

semblables à des échelons de fils d'or et d'argent. On se poussait, on se pinçait, on se jetait de la neige, qu'on allait chercher dehors, on se faisait de niches de toute espèce, on se donnait des chiquenaudes et des coups à rompre bras et jambes; et plus on s'aimait, plus on se maltraitait: car c'est ainsi que l'on comprend l'amour dans nos campagnes. »

La lecture de pareilles scènes ne donnerait pas, croyons-nous, une idée flatteuse des habitudes de nos Canadiens. Ils ont cependant raison d'être fiers de leurs mœurs, autant que de leur langue.

L'urbanité, la politesse de leurs manières sont devenues proverbiales: et leur morale ne serait pas aussi pure, si la réserve et la modestie chrétienne ne seraient pas dans leurs réunions.

De toutes ces critiques, faut-il conclure que le roman de Charles Guérin soit sans mérite littéraire? Nous ne le pensons pas. Il contient un bon nombre de jolies pages que deux ou trois retouches rendraient irréprochables.

En résumé, si l'on nous demandait notre jugement définitif sur Charles Guérin, nous dirions que c'est une ébauche, une étude inachevée de mœurs canadiennes.

III.

Il nous reste à examiner maintenant cette variété d'articles que M. Chauveau a semés le long de sa carrière publique. D'ordinaire sa manière est trouvée: le style a la forme et l'expression qu'il gardera. Il est pur, facile, élégant sans recherche, ample sans emphase. Il se prête toujours avec souplesse à cette multitude de sujets divers qui viennent se placer sous la plume du journaliste. La fibre nationale a toujours été sensible chez l'auteur; elle s'émeut facilement, et lui a souvent inspiré des pages éloquentes qui seront ses titres en littérature.

Parmi les plus remarquables, on peut citer l'éloge funèbre de M. Garneau, dont la péroraison est touchante.

« Le nom de François-Xavier Garneau est célèbre partout où le Canada lui-même est connu: il est inséparable de la renommée de notre pays: il eût donc été bien pénible que celui qui a élevé à notre patrie le plus beau des monuments, n'eût pas lui-même une pierre tumulaire sur le sol dont, poète, il avait chanté les beautés, historien, célébré les héros. »

Poète, voyageur, historien, François-Xavier Garneau a été, en même temps, un homme d'initiative, de courage, d'héroïque persévérance, d'indomptable volonté, de désintéressement et de sacrifice. Une idée fixe, ou mieux que cela, une grande mission à remplir s'était emparée de tout son être; il lui a tout donné: cœur, intelligence, repos, fortune, santé; sa grande tâche, son œuvre, un monument national à élever, à compléter, à retoucher, à embellir une fois qu'il fut terminé; voilà à ses yeux toute sa vie. »

« Ici vos restes mortels reposeront sous cette pierre tumulaire, sur ce champ de bataille que vous avez célébré, non loin de cet autre monument que vous avez eu la joie de voir élever à nos héros, au milieu de cette grande nature que vous avez si bien appréciée. Ces grands pins qui vous entourent conserveront en votre honneur leur sombre verdure, et les oiseaux d'hiver, sujet d'une de vos poésies, viendront y gazouiller sur votre tombe. Ces lumières errantes de notre ciel boréal, que vous avez aussi chantées, se réuniront au-dessus de vous en couronnes aux mille couleurs. Les restes des héros qui vous entourent, tressailliront peut-être auprès des vôtres, les derniers indigènes dont vous avez produit la plainte erreront autour de cette enceinte; vous entendrez peut-être ces bruits étranges, et vous direz encore comme en vos vers harmonieux: »

Perfide illusion, au pied de la colline, C'est l'acier du faucheur!

« Cette foule religieusement émue va s'écouler; le silence va se faire en ces lieux: la nuit va descendre; mais à votre égard le silence et la nuit ne se feront jamais dans nos âmes! »

« Adieu, encore une fois, adieu! »

M. Chauveau a rédigé le journal de l'Instruction Publique depuis sa fondation jusqu'en 1867. Ses revues mensuelles forment un bon résumé de l'histoire de ces onze années. Elles sont écrites avec le calme et la sobriété de l'écrivain parvenu aux limites de son talent.

L'œil attentif de la critique n'y découvre qu'une préoccupation parfois exagérée des transitions pour lier ensemble des événements et des choses qui ne se tiennent pas. Cet art ingénieux poussé trop loin, dégénère en mignardise, et fait perdre à la pensée une partie de sa vigueur et de sa concision.

Enfin, pour conclure cette critique que nous avons faite aussi franche que bienveillante, ayant en vue, avant tout, l'utilité, nous dirons à M. Chauveau qu'il se doit à lui-même et à la littérature de réunir en volumes un choix des pages qu'il a semées un peu partout depuis vingt ans. Elles sont la meilleure part et l'âme de sa carrière publique; elles résument la pensée de sa vie. Mais, dispersées dans les journaux et dans les revues périodiques, elles ne sont pas d'un accès facile, et courent risque de se perdre.

Ecrites, d'ailleurs, au lendemain des événements, elles ont besoin d'être retouchées à loisir, pour en retrancher ce qui n'a plus d'actualité, modifier ce qui manque d'apropos; en un mot, pour recevoir leur forme définitive.

Que M. Chauveau imite, sur notre petite échelle, les modèles européens, les hommes politiques qui ont été, en même temps, des hommes de pensée, comme M. Guizot, en France, comme M. Disraeli, en Angleterre. Ces hommes éminents ont compris que l'histoire de leur action sur la société, écrite par eux-mêmes, était le monument le plus durable de leur vie.

On sait quel oubli profond succède à la plupart de ces réputations politiques qui font tant de bruit lors de leur passage. Celles qui n'ont d'autre appui que les passions du moment, disparaissent avec elles. Le matin, elles surgissent du flot populaire, et, le soir, elles sont englouties sans retour. Ces hommes qui, la veille, conduisaient le char de l'état, qui se faisaient suivre par un peuple de courtisans avides de faveurs, qui, sur leur passage, écrasaient tout de leur insolente nullité, sont perdus dans la foule, le lendemain de leur chute; et l'histoire ne mentionne pas même leurs noms.

Quel nombre on en peut compter dans notre pays, seulement depuis un quart de siècle! Pendant qu'ils passaient fiers et triomphants sur la voie publique, comme ils toisaient de haut cet homme modeste et pauvre qui cheminait dans la foule, le front penché, l'œil pensif. Et si, par hasard, le nom de cet homme montait jusqu'à leurs oreilles, ils haussaient les épaules

de pitié, et laissaient tomber avec dédain, de leurs lèvres, les épithètes de rêveur, de songe-creux, de poète inutile. Et pourtant cet homme qui ne se penchait pas pour ramasser leurs faveurs, allait assister à leurs funérailles: cet homme c'était leur juge, c'était leur maître; car il s'appelaient: l'historien; il avait nom, si vous le voulez: Garneau. Comme ce nom en a déjà enseveli de ces réputations retentissantes! comme il en ensevelira encore de ces renommées d'un jour! Ah! c'est qu'une page de son histoire est plus utile à la patrie que toutes les stériles agitations de ces meneurs publics.

M. Chauveau a bien eu raison de s'écrier dans l'éloge funèbre de M. Garneau:

« Nous pleurons la mort des grands hommes, mais pour eux plus que pour les autres, n'est-il pas bon que... cette pauvre vie finisse un jour? Car ce jour-là commence la grande réparation! »

« Leur gloire s'élève et va toujours grandissant comme ces merveilleux édifices que le voyageur voit s'élever et grandir au-dessus des villes en les quittant et en perdant de vue tout ce qui les entoure. »

« Les générations nouvelles apprennent leurs noms, et les redisent avec amour, et de tout le fracas, de toutes les ambitions, et les prétentions, et les intrigues d'une société, tout ce qui reste, ce sont quelques modestes et sereines réputations aussi dédaignées pendant la vie que belles après la mort! »

Que M. Chauveau se souvienne de ces paroles. Qu'il n'oublie pas que la part la plus précieuse de sa vie, est sa pensée, et que, pour compléter le bien qu'il a voulu faire, il doit la léguer à l'avenir.

L'Abbé H. R. CASGRAIN.

Québec, 15 Juin 1872.

N.B.—Une sérieuse aggravation du mal d'yeux dont l'auteur souffre depuis plusieurs années, l'oblige de suspendre la continuation de ces articles.

CORRESPONDANCE EUROPÉENNE.

UNE FÊTE EN SUISSE.

L'Angleterre a ses Cricket-clubs, l'Ecosse a ses Curling-clubs, le jeune Canada joue à la crosee; la Suisse a ses associations et ses partis de tir à la carabine. C'est la grande institution nationale, et rien ne peut lui être comparé, dans les autres pays, pour la popularité dont elle jouit.

A cela, les Suisses trouvent double bénéfice. D'abord, ils s'amuse énormément, et ensuite, ils se passent d'armée. En temps de paix, quelques hommes seulement restent sous les armes, pour l'étude des spécialités et pour embellir les fêtes publiques; mais vienne une menace du dehors, et de suite, la Suisse met sur pied quatre cent mille hommes, peu habitués, peut-être, aux manœuvres des bataillons, mais très habiles au maniement de la carabine, et pouvant toucher leur homme, à coup sûr, à six cents verges. Dans beaucoup de contrées, ces tirailleurs seraient de peu d'utilité, sans doute, mais dans un pays comme la Suisse, coupé de montagnes, de torrents et de défilés étroits, ils rendraient d'immenses services.

Toute la population comprend parfaitement l'importance de ces associations, et les encourage de tout son pouvoir. Du reste, aujourd'hui, elles sont passées dans les habitudes, elles sont devenues une institution, et elles ne demandent que la liberté pour donner les plus beaux résultats.

On ne peut se faire une plus juste idée de son importance qu'en lisant les rapports de la dernière grande fête qui vient d'avoir lieu à Zurich. Chaque année a lieu le grand concours des tireurs de toute la Suisse et même de l'étranger, et on ne peut se figurer l'enthousiasme avec lequel les populations entières répondent à l'appel du comité organisé à cette fin. Six jours durant, la Suisse est en liesse: le tir devient la grande affaire, et prime toutes les autres questions. Depuis les législateurs jusqu'au dernier employé, tout le monde prend congé pour aller à la fête. Du 12 au 22 juillet dernier, les chemins de fer déversaient chaque matin dans la petite ville de Zurich quarante à cinquante mille visiteurs, et dix à quinze mille venaient par voitures. Dès cinq heures du matin, les chemins qui aboutissent à la ville étaient encombrés d'immenses charriots couverts de drapeaux et de feuillages, et contenant une vingtaine de personnes.

A huit heures, on commençait à tirer; cent trente cibles étaient utilisées en même temps, et c'était un feu roulant continu. On tirait plus de soixante mille coups de feu par jour, et le comité avait même l'espoir d'arriver à un million de cartouches brûlées.

Les prix étaient nombreux, et venaient de toutes les parties du monde, apportés par des députations qui fournissaient en même temps leur contingent de concurrents. Partout où il y a des Suisses, il y a une société de tir, et quand cette société est assez riche, elle ne manque jamais d'envoyer une députation et un prix à la grande fête nationale de la mère-patrie. Quelques unes de ces députations venaient de l'Australie, des Indes Orientales, du Brésil, du fond des Etats-Unis, et naturellement de tous les pays d'Europe. Le total des prix se montait à trois cent mille francs.

On conçoit que ce n'est pas une petite affaire que de diriger un pareil concours. Aussi, le comité d'organisation avait-il à ses ordres une légion de secrétaires, comptables, commissionnaires, cuisiniers, garçons, etc.

Au milieu de la grande place est construite une immense salle destinée aux repas et aux rafraichissements. Huit mille personnes trouvaient en même temps place à table. Il est bien vrai qu'on n'allait pas faire à la cantine un dîner de gourmet. Les six cents personnes chargées de faire le service des tables ne savaient pas où donner la tête, et assez souvent, les convives attablés à midi, obtenaient une cuillerée de potage vers quatre heures. Et personne ne cassait rien, au contraire,